19 septembre 1990

– J. Ayme : Comme thème de cette année, j'avais noté : « Le 19 septembre, on parlera de l'aliénation. »

– J. Oury : Ça fait longtemps qu'on en parle ! C'est inépuisable. Dans « le groupe de Brignac », qui a lieu près d'Angers tous les trois ou quatre mois, avec des psychiatres de la région centre et ouest, j'ai parlé de l'aliénation. Il y a eu : « Aliénation I », « Aliénation II », « Aliénation III »... Douze heures ! Ça me fait un peu un effet de ressassement.

Mais il faut essayer de justifier le choix des thèmes qu'on essaie d'évoquer. Je ne prétends pas, chaque année, faire le tour des problèmes. Il s'agit surtout de souligner l'importance d'un thème, d'un concept. Nous avons commencé en octobre 1981. Chaque année, il y a eu un thème : « le transfert », « transfert et espace », « la décision », « la vie quotidienne », « le collectif », « les groupes », « le Réel », etc. Ce serait intéressant de voir ce qu'il en reste – non pas seulement dans la tête de chacun – mais surtout dans la pratique...

Cette année, donc : « l'aliénation ». Dans notre travail psychiatrique, ou pédagogique, ou éducatif, etc., dans tous ces domaines, on utilise souvent, même de façon plus ou moins

BS-YF-83059-1 à 142.indd 17 06/09/12 13:29

vague, le terme d'« aliénation ». Une des raisons pour lesquelles on avait choisi, par exemple, un thème comme « la décision », était de mieux définir ce que j'appelle les « outils » – les « outils conceptuels » – avec lesquels on travaille. Le terme d'« aliénation » est un terme basal. Il me semble donc utile d'en préciser quelques jointures.

C'est quelque chose qui me travaille depuis bien longtemps. Je me souviens, en 1947-1948-1949, lorsque j'étais à Saint-Alban, de discussions avec Tosquelles... A cette époque, il y a eu un tournant, un raidissement dans les positions du PCF. Staline n'était pas encore mort (il est mort le 5 mars 1953, le jour de mon anniversaire – le plus beau cadeau qu'on m'ait jamais fait !), et en 1948, il y eut une prise de position du PCF contre la psychanalyse. Il faut dire que certains psychanalystes de l'Internationale étaient en pleine rêverie. Il y avait eu le Congrès de Londres, en 1948... Ces gens de salon disaient que pour éviter la guerre, il suffirait de psychanalyser les chefs d'État. Ce qui a alimenté la critique stalinienne, qui considérait la psychanalyse comme une dérive du monde capitaliste, une idéologie complètement à côté de la plaque. D'où l'interdiction aux militants de pratiquer toute psychanalyse. C'était embarrassant pour les psychanalystes qui appartenaient au PC ! Ils se sont débrouillés comme ils ont pu pour faire de la psychanalyse clandestine... Mais en septembre 1948, il y a eu un numéro spécial du Journal *Action,* avec une prise de position tout à fait dogmatique. C'était au moment de ce qu'on a appelé « la ligne Jdanov ». Tosquelles avait été sollicité pour écrire dans ce numéro... J'étais peut-être un peu sectaire, et je lui ai dit « Qu'est-ce que vous allez faire là-dedans ? » Il était dans une position difficile car il n'était pas encore naturalisé; d'autre part, il y avait à ce moment-là une campagne contre lui, à Saint-Alban : il était considéré comme un « dangereux anarchiste » qui cachait des armes dans les caves de l'hôpital, et, comme il était réfugié espagnol et condamné à mort par Franco, le « peuple » était prêt à le renvoyer de l'autre côté des Pyré-

BS-YF-83059-1 à 142.indd 18 06/09/12 13:29

nées... Je suis donc intervenu auprès de tous les infirmiers, un par un, pour leur faire signer, devant moi, une pétition... N'empêche qu'il a pensé devoir participer à ce numéro ; il a écrit quelque chose mi-figue mi-raisin, je ne me souviens plus trop, ça ne m'a pas marqué... C'est important de re-situer ça. Tosquelles avait quand même l'expérience de la « guerre d'Espagne », il n'ignorait rien des positions des staliniens vis-à-vis du POUM et des fédérations anarchistes ! De quoi avoir peur ! Surtout si vous pensez qu'à cette époque il y a eu des « liquidations » – même en France. Il faut s'en souvenir. Moi-même, je suis arrivé à Saint-Alban en septembre 1947. J'avais suivi de façon un peu passionnée les événements politiques de cette année 1947. En particulier, en janvier, le PC avait voté les pleins pouvoirs pour l'intervention en Indochine ; et en mai il y avait eu une grève chez Renault, une grève spontanée, non dirigée par le PC, mais récupérée assez rapidement par les cadres syndicaux... Il y avait eu tout ça. J'avais suivi ces événements avec une certaine émotion. Non que je sois, comme on dit en psychopathologie, « agapactique » ! Vous savez peut-être qu'il y a des formes « normopathiques » et des formes délirantes d'agapaxie ; ce sont des gens qui ne peuvent pas ouvrir le journal ou regarder la télé : de voir, par exemple, ce qui se passe en Arabie Saoudite, ou un accident, ou un crime, ça les met dans des états de dépersonnalisation, d'affolement ; ou bien – sur le mode délirant – s'il y a un tremblement de terre : « C'est moi qui suis responsable »... Je n'étais pas agapactique, mais tous ces événements, ça me touchait beaucoup : donc, la ligne Jdanov, et puis cette supercherie de l'affaire Lyssenko, condamnant les généticiens comme agents du capitalisme avec le concours de certains profs de la Sorbonne, inscrits au PC ; c'était tout de même énorme ! Il y avait tout ça. Alors, de voir Tosquelles écrire dans ce journal !

A cette époque, dans le cadre de l'idéologie stalinienne, parler de l'aliénation ne pouvait se faire qu'en marge du

BS-YF-83059-1 à 142.indd 19 06/09/12 13:29

mouvement. Le mot même avait été rayé du vocabulaire, à la suite du congrès de Kharkov, en 1929 (congrès qui avait « rénové » les arts en URSS – les surréalistes en parlent beaucoup – créant le « réalisme socialiste », toute peinture « abstraite » étant dès lors considérée comme une dégénérescence capitaliste). C'est à partir des années 1931-1932 qu'il fut interdit d'employer le mot « aliénation » : si Marx l'avait utilisé, c'était une erreur de jeunesse, qu'il avait lui-même critiquée plus tard. Le mot « aliénation » devenait donc un terme complètement flou qui appartenait à l'idéologie « capitaliste ». Malgré tout, ce terme était employé dans *Action* – mais pour dire que la maladie mentale (schizophrénie, psychose maniaco-dépressive, psychopathie, etc.) était le résultat de l'aliénation sociale...

Dès cette époque, j'avais essayé de proposer un mot d'ordre : « Il y a l'aliénation sociale, mais il y a aussi une autre forme d'aliénation, l'aliénation psychotique... Il y a une double aliénation, de même que, dans le langage, il y a une double articulation. » En marge de toutes ces réflexions sur cette période d'après la Libération et jusqu'en 1947-1948, il y avait eu la diffusion en France d'un livre sur le comportement, d'un surréaliste trotzkisant, Pierre Naville, qui s'était engoué pour Watson et le behaviourisme. J'avais lu ça. C'était un livre agréable à lire, qui définissait d'une façon behaviouriste l'origine du langage, etc. Enfin, c'était du pavlovisme américanisé et watsonisé, retransmis par Pierre Naville, qui était un type honnête, qui connaissait un tas de trucs. Il y avait eu également une série de conférences – déjà à la rue d'Ulm – pendant le premier semestre 1947, conférences organisées à la suite d'une rencontre de Bonneval, en 1946 – la première grande rencontre organisée par H. Ey. L'*Évolution psychiatrique* avait, à la suite, publié des articles de Bonnafé, de Lacan (sur la « causalité psychique », sur la psychiatrie anglaise pendant la guerre, sur Bion, Rickmann, etc.). Dans ces conférences organisées à la rue d'Ulm en 1947, Naville était intervenu... J'avais été informé de ces réunions par Ajuriaguerra, que je connaissais, et par

BS-YF-83059-1 à 142.indd 20 06/09/12 13:29

Engelergues. Il y avait là Minkowski, Ajuriaguerra, Folin, Naville, etc. C'est à cette occasion que j'ai « rencontré » Lacan pour la première fois, au mois de mai. C'était vraiment une « rencontre » ! Je me suis dit : « Enfin un type intelligent ! » Je m'excuse pour les autres, mais je commençais à m'endormir dans ce cénacle. En février, j'avais écouté un type que j'avais appelé « Monsieur Hum », qui parlait bizarrement : c'était Tosquelles. Je l'ai reconnu plus tard, quand je suis arrivé à Saint-Alban... Naville s'était fait ramasser sur les réflexes conditionnés à la Pavlov et à la Watson, par Ajuriaguerra, etc.

Tout ça, ce sont des anecdotes pour mieux situer dans quelle ambiance j'ai été amené à dire : « Il y a une double aliénation » : afin de couper court à Watson, au PC, aux simplifications... Dire que la schizophrénie est un effet de l'organisation de la société, je veux bien, mais enfin... Et je suis très content d'avoir dit ça en 1948, parce que vingt ans plus tard, il y a eu une resucée de toutes ces niaiseries avec « les antipsychiatres » – Dieu ait leur âme ! – aussi bien Cooper, que Laing, que Basaglia : « Il suffit de changer la société, il n'y aura plus de fous ! »... Voyez à Cuba ce que ça donne ! Et en URSS ! Je me souviens des journées organisées par Maud Mannoni en octobre 1967, sur les psychoses de l'enfant. On était là, à discutailler, et dans l'assemblée plénière, il y a eu un type (je ne sais pas dans quel état il était) qui a crié : « Les schizophrènes, pour les guérir, il n'y a qu'à les envoyer au Vietnam ! » ; et un autre : « Chez Che Guevara ! » Et j'ai dit : « Il faut foutre la paix à Che Guevara, il est assez emmerdé comme ça, si en plus il reçoit un catatonique ! Ce n'est plus possible ! »... C'était Laing, soutenu par Cooper, qui criait ça d'une façon... toxicomaniaque !

Alors, quand même, je me suis dit : « Eh bien, ma double aliénation, ce n'est pas idiot ! » Je me souviens avoir dirigé une table ronde à ces journées. Lacan, dans son discours final, avait repris un de mes arguments, lequel était qu'avec les progrès

BS-YF-83059-1 à 142.indd 21 06/09/12 13:29

de la psychiatrie et de la réflexion psychanalytique, on glissait de plus en plus vers une hyperségrégation. Vous verrez ça retranscrit dans les minutes de ces « Journées sur la psychose de l'enfant », de 1967. L'argument de la double aliénation était à mon avis un argument militant, pour essayer de sortir de la confusion et de ne pas devenir complice de ce qui se préparait d'une extermination plus ou moins camouflée des psychotiques... Je ne parle pas de la suite, de l'Italie et d'ailleurs, parce que cela demanderait trop de développements.

Cela m'a toujours tracassé, l'aliénation. A tel point qu'en 1984 – peut-être pour fêter le livre d'Orwell (j'avais lu, en 1948, son livre qui s'appelle « 1984 ») – quand j'ai eu l'occasion d'aller à Tokyo, j'ai écrit « L'aliénation », un article très condensé, qui a été traduit en japonais. C'est très beau en japonais, très joli, on pourrait afficher ça. D'ailleurs, Tosquelles n'a voulu mon article que dans sa version en japonais, ce en quoi je pense qu'il a raison... J'en étais resté là avec l'aliénation, mais je me disais qu'il faudrait qu'on en parle ici. Pourquoi double aliénation ? Pourquoi pas triple ou quadruple aliénation ?

Entre-temps il y avait eu des avancées, en particulier dans les Séminaires de Lacan : dans celui de 1964, la première année où il était à la rue d'Ulm (c'est le Séminaire numéro 11, « Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse »), il y a un chapitre qui s'intitule « l'aliénation ». Je pense qu'il faut que chacun lise ça. Il essaye d'en présenter les racines logiques ; il reprendra cette problématique dans plusieurs des séminaires suivants, celui de 1967 en particulier...

Donc, dans ce chapitre de 1964 sur l'aliénation, il présente le problème à partir d'une topologie imagée. Il s'agit d'une variété de la disjonction : « ou-ou », ou ceci, ou cela. Vous savez qu'il y a un « ou » de la disjonction inclusive et un « ou » de la disjonction exclusive. Par exemple, si je dis : « ou bien je suis là, ou bien je suis ailleurs », ça ne peut pas être les

BS-YF-83059-1 à 142.indd 22 06/09/12 13:29

deux à la fois, donc c'est exclusif. Par contre, si je dis : « Tu peux aller ici ou là, ça m'est égal », là c'est non exclusif. Il y a dans les deux cas une dimension de choix. Mais il y a une troisième variété de « ou, ou », laquelle constitue la matrice de l'aliénation, et qui revient à un « ni ici, ni là ». Le paradoxe, c'est que dans ce choix-là, on est coincé. C'est un « ou, ou » qui est équivalent à un « ni... ni ». Cette bi-négation, on la retrouve en logique, en particulier chez Ch. S. Peirce ; mais elle apparaît déjà à la fin du XIIIe siècle, chez Duns Scot, le « Docteur Subtil ». Peirce avait beaucoup travaillé Duns Scot...

L'année dernière, j'avais parlé de Guillaume d'Ockham, qui avait parfaitement assimilé Duns Scot afin de le critiquer. De façon un peu simpliste, on dit que Duns Scot est un réaliste des universaux, tandis que Guillaume d'Ockham serait un nominaliste ; mais ça ne veut pas dire grand-chose... Guillaume d'Ockham, c'est Guillaume de Baskerville, le héros du livre *Le Nom de la rose,* de Umberto Eco... On peut dire qu'il y a eu, avec Guillaume d'Ockham, une avancée logique très importante. Pierre Alféri, qui a fait un travail énorme sur Guillaume d'Ockham (et c'est d'après lui que je vous en ai parlé), établit un rapprochement logique entre la position de Lacan et celle de Guillaume d'Ockham. Pourquoi pas ! Tout ceci pour dire que cette racine logique de l'aliénation, c'est très ancien. Pourquoi « ni... ni... » ? Bien sûr, ça évoque la double entrave, le « double bind ». Ça peut se rapprocher. C'est une sorte de variété du « ni... ni... ». Par exemple : « La liberté ou la mort » ; c'est à vous de choisir : si vous choisissez la mort, vous serez libre, mais vous ne pourrez guère profiter de votre liberté ; et si vous choisissez la liberté, vous serez mort, vous aurez les deux. Enfin, c'est idiot, « la liberté ou la mort » ! Et dans : « la bourse ou la vie ! », il y a un petit peu de « ni... ni... » là-dedans. Et celle-ci : « Est-ce que tu préfères papa ou maman ? ». Il faut étudier la question... Si je dis « papa », attention à ce que va dire maman ! Et si je dis « maman », alors là ! On subit

BS-YF-83059-1 à 142.indd 23 06/09/12 13:29

le « ni... ni... », et il renferme toujours une dimension létale, mortelle : « la liberté ou la mort », « la bourse ou la vie »... Quant au petit gosse, il est dans une position de survie, de dépendance vis-à-vis de ce qui l'entoure, et il faut qu'il soit un stratège pour pouvoir survivre ! C'est ici que se pose le problème de ce qu'on pourrait appeler, dans cette dimension d'aliénation, le chemin qui est à parcourir pour, non pas ne pas être aliéné, mais pouvoir accéder à une position de plus grande liberté. Il y a une sorte d'opposition polaire entre ce point d'aliénation et ce que Lacan appelle le « point de séparation ». Le chemin semble court entre l'aliénation et la séparation, mais en réalité, le point de séparation est difficile à atteindre... On reste donc souvent pris dans des systèmes dérivés de l'aliénation.

Par quel chemin, par quel cheminement, peut-on passer de l'aliénation à la séparation ? C'est là qu'entre en jeu la position, l'équation de base, de ce qu'il en est de la spécificité même du sujet ; chez Guillaume d'Ockham, c'est ce qui apparaît comme : « le singulier », et, après Freud, comme étant le plus spécifique, le plus inconscient, le plus basal : le désir. Le passage de l'aliénation (« ni... ni... ») à la séparation met en jeu le métabolisme de ce qui va se jouer autour du désir. Là se greffe toute la réflexion de Lacan depuis 1936 (« Le stade du miroir »...), à partir de la formulation de Hegel dans *La Phénoménologie de l'esprit* (le désir de l'homme, c'est le désir de l'Autre), qu'il reprend, mais qu'il réélabore complètement à partir des concepts du désir inconscient et de l'Autre, qui ne sont pas dans Hegel. Hegel faisait l'économie – et pour cause – du concept de l'inconscient. Donc, pour Lacan, « le désir de l'homme c'est le désir de l'Autre » – l'Autre, lieu des signifiants, lieu de l'articulation, des concaténations qui font que les coutumes, les lois, les habitudes s'y déposent. Pour l'enfant qui arrive au monde, ébahi, pas préparé à ça, et qui se présente dans un monde déjà organisé, c'est l'instance maternelle – sa mère ou quelqu'un d'autre – qui va représenter le monde,

BS-YF-83059-1 à 142.indd 24 06/09/12 13:29

c'est-à-dire le grand Autre. A ce moment, le désir de l'enfant, c'est le désir de l'Autre. Il ne peut pas faire autrement, sinon il ne survivra pas. Son intérêt est d'être l'objet du désir du désirant : « Si l'Autre ne me désire pas, eh bien il ne va pas me donner à bouffer. » Il y a cette dimension mortelle qui est en jeu. Du fait du « hasard » de la biologie, qui fait qu'on vient au monde pas-fini, dans une dépendance vitale, on a tout intérêt à ce que son propre désir s'articule dans ce vecteur du désir de l'Autre, et on fera tout pour que le désir de l'Autre nous soit bénéfique. C'est un état de dépendance ; dépendance qui doit passer par des arcanes qui seules permettront que ce désir puisse se singulariser. Dans le fait que « le désir de l'homme, c'est le désir de l'Autre », il y a une forme première, profonde, d'aliénation. « Aliénation » parce qu'on dépend de quelque chose qui est en dehors de soi.

Plusieurs termes sont utilisés pour parler de l'« aliénation »... Certains avec des racines latines, et d'autres, des racines germaniques. *« Alienatio »* s'employait au XIIIe siècle dans un sens juridique (on l'emploie encore dans les actes notariés). Au XVe siècle, on parle d'*« alienatio mentis »* – c'est la folie. Plus tard, on parle de *« alienare »*, qui veut dire « rendre étranger », et à cette époque-là, *« alienatio »* veut dire étrangeté, hostilité. Dans une perspective socio-politique, Jean-Jacques Rousseau parle d'« aliénation-contrat ». Quand Hegel décrit la « conscience malheureuse », c'est en rapport avec l'aliénation ; il parle alors de l'« aliénation-déperdition »... Quand on vend un terrain, une maison, les propriétaires réalisent une « aliénation-vente ». Sur le plan religieux ou métaphysique, on parle de l'aliénation-extériorisation de l'Absolu. Etc. Autrement dit, cette notion s'applique très largement, depuis les choses les plus profanes jusqu'aux domaines artistiques, religieux, etc. Donc, elle reste très générale, formant tout un éventail de significations suivant les contextes.

Dans la langue germanique – qui est la langue des élaborations de Hegel et de Marx – les différents termes sont quelque-

BS-YF-83059-1 à 142.indd 25 06/09/12 13:29

fois employés l'un pour l'autre, bien qu'ils aient des significations distinctes. Par exemple, dans la formule : « le désir de l'homme, c'est le désir de l'Autre », le terme allemand serait plutôt *Entäusserung* (*« ent »* marquant l'éloignement, l'opposition...). Certains traduisent par « extranéisation », c'est un peu bizarre ; d'autres, par le néologisme « extranéation » : la mise en dehors, et non la séparation (*äusser* : en dehors, externe...). *Entäusserung,* c'est le terme même employé par Marx et par Hegel...

Si « le désir de l'homme, c'est le désir de l'Autre », on peut parler alors d'une aliénation foncière... Lacan, dès 1936, dans son premier article sur ce thème, fait du « stade du miroir » une « machine », un opérateur de distinction entre le « moi » – qui est, dit-il, une histoire passionnelle, imaginaire, spéculaire – et le « je », le sujet de l'inconscient. Le phénomène du miroir, le fait de se reconnaître dans une image déformée, plate, inversée, est une première marque, profonde, d'aliénation, une sorte de mise hors de soi-même, et qui correspond, synchroniquement, avec l'aliénation dans le langage. Il faudra revenir très en détail là-dessus car c'est là qu'on va trouver les racines de l'aliénation dite psychotique. Mais Hegel et Marx emploient aussi le terme : *Entfremdung* (*Fremd* veut dire étranger). On pourrait le traduire par étrangéification : quelque chose d'étrange, de bizarre, et qui évoque aussi l'étranger, vécu comme « en dehors ». Donc, à partir de ces termes, toute une thématique se développe, qu'il faudrait discuter. Par exemple, ce que Lacan appelle le « clivage » (expression qui marque une coupure) : le sujet de l'inconscient ne se confond pas avec le moi ; la « refente » (un autre terme) est de l'ordre de l'aliénation. Mais il y a aussi un autre terme curieux – dont il faudra parler dans le courant de l'année parce qu'il introduit à des problèmes, à mon avis, très importants – c'est le terme employé par Hegel, et par Marx : *Entgegenständlichung* (*Gegenstand,* c'est l'objet), et qui

BS-YF-83059-1 à 142.indd 26 06/09/12 13:29

a été traduit de différentes façons ; d'abord par « objectivation » ; vous pouvez le retrouver, un peu déformé, chez Sartre (dans *La Critique de la raison dialectique* et même dans *L'Être et le Néant*), qui le remplace par « chosification ».

Quand Hegel a employé ces termes-là, c'était dans le contexte du trio Hegel-Schelling-Hölderlin, à l'université de Tübingen, autour des années 1795. Il était très attentif à ce qui se passait de l'autre côté de la frontière, à Paris et ailleurs : 1789, la Révolution, la Terreur ; il était très proche de ces événements. Il disait alors qu'il fallait remplacer la prière du matin par la lecture de la gazette matinale, afin d'être au courant de ce qui se passait dans le monde. Dans ce qu'on a appelé *Les Écrits de jeunesse* de Hegel, il y a des passages que Marx aurait pu signer, mais qu'il n'a jamais connus; du fait de la répression de la pensée hégélienne au XIXe siècle, les écrits dits « de jeunesse » n'ont été édités qu'au début du XXe siècle, entre 1910 et 1920. Mais Marx a commenté de façon exhaustive *La Phénoménologie de l'esprit...* C'est un des meilleurs commentateurs de Hegel !

D'une façon un peu artificielle, on parle des « époques » dans l'œuvre de Hegel, repérées par le nom des villes où il se trouvait. Il y a l'époque de Berne où il développe le concept d'« objectivation » *(Entgegenständlichung)* – on reverra l'importance de ce terme, en particulier chez Marx. C'est bien plus tard, après les *Grundrisse* de 1857, et la préparation du *Capital* (il n'en finissait pas d'écrire *Le Capital,* il était malade, il fallait qu'il écrive des articles pour survivre, si bien que *Le Capital,* ça traînait), que Marx a mis en forme la théorie du « fétichisme ». Il faudrait examiner d'une façon extrêmement précise ce qu'il entend par fétichisme ; ça pourrait peut-être éclairer les positions psychanalytiques sur ce problème. On peut dire que le fétichisme, c'est un avatar nécessaire de l'objectivation... Par exemple, on ne peut pas traiter de l'argent sans parler du fétichisme...

BS-YF-83059-1 à 142.indd 27 06/09/12 13:29